

Les enfants dans *Si c'est un homme* et *La Trêve* de Primo Levi.

COSÌ MORÌ EMILIA

« Ainsi mourut la petite Emilia, âgée de trois ans, tant était évidente aux yeux des Allemands la nécessité historique de mettre à mort les enfants des Juifs. Emilia, fille de l'ingénieur Aldo Levi de Milan, une enfant curieuse, ambitieuse, gaie, intelligente, à laquelle ses parents, au cours du voyage dans le wagon bondé, avaient réussi à faire prendre un bain dans une bassine de zinc, avec de l'eau tiède qu'un mécanicien allemand "dégénéré" avait consenti à prélever sur la réserve de la locomotive qui nous entraînait tous vers la mort. » (Primo Levi *Si c'est un homme*, Presses Pocket, 1987, p19).

Emilia aurait soixante ans aujourd'hui. Elle aurait sans doute apporté beaucoup à l'humanité. Son absence nous est cruelle comme celle de tous les autres enfants qui ont été "engloutis" ("sommersi" en italien) à Auschwitz.

Emilia et les enfants d'Izieu ont une histoire, brève et effroyable, mais une histoire. Tous les enfants qui ont été gazés à Auschwitz et dans tous les camps d'extermination n'ont pas eu le temps d'avoir une histoire. Ils sont des enfants du néant, des enfants égarés pour toujours, pour l'éternité.

Il y a peu ou pas d'enfants dans "*Si c'est un homme*". On les trouve au début, au moment du départ. Ils sont évoqués à travers les soins que leurs mères leur prodiguent, les soins que toutes les mères du monde apportent à leurs enfants, les soins qui sont des marques d'amour qui permettent aux enfants de grandir. Tout cet amour, tous ces soins ont été perdus, dispensés pour rien. Ils ne porteront jamais leurs fruits.

Il faut donner une valeur extrême aux petits gestes quotidiens, à tous ces gestes machinaux et utiles et, imperceptiblement chargés d'amour : « *Mais les mères, elles, mirent tous leurs soins à préparer la nourriture pour le voyage; elles lavèrent les petits, firent les bagages, et à l'aube les barbelés étaient couverts de linge d'enfant qui séchait au vent; et elles n'oublièrent ni les langes, ni les jouets, ni les coussins, ni les mille petites choses qu'elles connaissent si bien et dont les enfants ont toujours*

besoin. N'en feriez-vous pas autant vous aussi? Si on devait vous tuer demain avec votre enfant, refuseriez-vous de lui donner à manger aujourd'hui? » (Si c'est un homme p.14) .

La description de ces scènes maternelles est terriblement banale mais elle s'éclaire tragiquement à la lumière sombre d'Auschwitz. Les gestes de ces mères sont héroïques. Elles les accomplissent pour que le quotidien soit immuable, pour que le présent dure toujours et qu'il devienne éternel. La précision de ces gestes est aussi une expression de l'amour. On ne se débarrasse pas des tâches domestiques. On les exécute avec soin pour remettre de l'ordre dans le chaos du monde. C'est bien ce qu'elles font. Elles mettent de l'ordre dans ce camp de départ, Fossoli, à côté de Modène, où les familles sont entassées, pour tenter de lui donner une apparence plus humaine, plus rassurante. Les mères passent leur temps à rassurer les enfants, partout et toujours.

Que l'on songe aux gestes pleins de tendresse de la Madonne de la Pietà de Michel-Ange, paradigme de l'amour des mères pour leurs enfants, même après leur mort. La Pietà , chef d'œuvre universel, dont la lecture laïque est le symbole absolu de l'amour maternel .

En arrivant à Auschwitz, les enfants seront brutalement séparés de leurs mères ou seront envoyés avec elles à la chambre à gaz. Peut-on oser penser que ceux qui sont morts auprès de leur mère ont moins souffert que les autres ? A-t-on le droit de l'imaginer? « *Beaucoup de mères refusaient de se séparer de leurs enfants : ils leur disent "bon, bon, rester avec les enfants"* » (p.18). Doit-on analyser le geste des nazis comme un geste d'humanité ou bien était-ce seulement une façon d'éviter des effusions qui auraient entraîné une perte de temps dans l'organisation des opérations de sélection?

« Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement et simplement » (Si c'est un homme p.18-19).

Il n'y a plus de traces d'enfants dans le récit de Levi jusqu'à la fin. L'auteur a été envoyé au camp de travail d'Auschwitz III, Buna-Monowitz et il ne verra donc pas les enfants du bloc des expériences de Mengele ou ceux du camp des familles de Theresienstadt à Birkenau. On ne retrouvera des enfants dans l'œuvre de Primo Levi qu'au début de "*La Trêve*" .

Leur absence dans le récit est significative. C'est la véritable présence de leur absence. Auschwitz est l'enfer par excellence et il n'y a pas de place pour les enfants en enfer. Auschwitz engloutit les enfants en premier, transforme ignominieusement ceux du bloc des expériences, les défigure, les déforme.

La dernière image d'enfant "normal" chez Levi est celle d'Emilia, dont on trouve une photo dans la biographie de Levi par Myriam Anissimov. Emilia est le dernier enfant qui a encore visage humain.

Après la funèbre parenthèse d'Auschwitz quelques enfants d'une espèce inconnue réapparaissent dans "*La Trêve*". Ce ne sont pas les enfants que nous côtoyons habituellement en Occident. Ce sont des petites bêtes sauvages habituées à survivre par n'importe quel moyen, hors la loi, sans foi ni loi, à la lettre. Comment auraient-ils pu apprendre la loi ? Qui s'est soucié de la leur transmettre ? Leur enfance leur a été volée, arrachée par Auschwitz. Un homme qui n'a pas eu d'enfance n'est pas tout à fait un homme. Il lui manque beaucoup, l'essentiel peut-être. L'amour.

« *Hurbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler et n'avait pas de nom* » (Primo Levi, *La Trêve*, Grasset, p.25). Dans ce texte qui appartient aux morceaux choisis de Levi nous avons le portrait d'un enfant de la mort, d'un non-enfant, engendré par le monstre Auschwitz.

«*Hurbinek, qui avait trois ans, qui était peut-être né à Auschwitz et n'avait jamais vu un arbre* »

Il y a des arbres aujourd'hui à Auschwitz. Hurbinek est mort sans les avoir connus.

Un tatouage sur l'avant-bras en guise de nom, pas d'enfance, un "*nulla*", "*personne*" dans son acception littéraire en italien. La négation de la vie, pire que le néant, que la mort même.

Auschwitz produit toutes sortes d'êtres vivants. Peter Pavel est un autre exemple de cette dégénérescence. Peter Pavel n'a pas plus de cinq ans. Il est un véritable chef de bande. « *Peter Pavel ne parlait avec personne et n'avait besoin de personne* ». Solitaire et tragique petite existence entièrement consacrée à la survie. Peter Pavel est le fantôme de tous les enfants qui rôdent aujourd'hui à travers le monde à la recherche d'une miette de pain. Primo Levi pensait que le camp n'était que "l'extrémisation" de la vie normale, son exagération. On ne peut s'empêcher de penser que cette "extrémisation" a des ramifications partout dans le monde, qu'elle a

laissé des germes funestes. Orient où les enfants ont du mal à survivre, où l'éducation, l'école sont impossibles. Occident où les enfants reçoivent plus que le nécessaire et n'accordent aucune valeur à ce qu'on leur donne.

Pavel est responsable et autonome. C'est un petit être de cinq ans qui ne sait pas communiquer avec les autres, qui n'en a pas le loisir. Un prédateur, un robot. Il ne perd pas de temps. Il ne joue pas. Il doit survivre. Jouer, échanger, apprendre, communiquer, perdre du temps même, sont indispensables pour grandir et sont le propre de la vie en société.

Un autre portrait. Kleine Kiepura, la mascotte de Buna-Monowitz, le protégé du Lager-Kapo, le Kapo de tous les Kapos. « *Kleine Kiepura parlait seul, comme dans un rêve: et son rêve était de faire une carrière, d'être un Kapo. On ne comprenait pas si c'était de la folie ou un jeu puéril et sinistre: sans cesse, du haut de sa couchette près du plafond, le garçon chantait et sifflait les marches de Buna, les rythmes brutaux qui scandaient nos pas fatigués chaque matin et chaque soir; et il vociférait en allemand des ordres impérieux à une foule d'esclaves inexistantes. –Se lever, porcs, vous avez compris? Refaire les lits, mais vite; nettoyer les chaussures.. Encore, cochon, toi, sac de m... ; .fais attention, moi je ne plaisante pas. Que je t'y prenne encore une fois et tu files au crématoire...Et puis encore, après une pause, d'une voix arrogante et stridente: ceci n'est pas un sanatorium. Ceci est un Lager allemand qui s'appelle Auschwitz, et on n'en sort que par la cheminée. Si ça te plaît c'est comme ça, si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à aller toucher le fil électrique » (traduit du texte italien, *La Tregua*, Einaudi, 1971 p.28)*

Kleine Kiepura a douze ans. Il est la chose du Kapo des Kapos qui est son maître absolu. Kiepura n'a pas eu d'autre modèle que lui. Il n'a appris que la haine et la violence. Il est perverti par le système et ne sera jamais un être humain. « *Nous tentâmes en vain de l'arracher à son délire: l'infection du Lager avait fait trop de chemin en lui* » (“*La Tregua*” p.29).

Voilà les enfants d'après Auschwitz. Ceux d'avant «...étaient à Birkenau comme des oiseaux de passage: après quelques jours, ils étaient transférés au block des expériences ou directement aux chambres à gaz » (“*La tregua*” p.25).

Auschwitz est une machine à broyer les personnes et en premier les enfants. Ceux qui réchappent de ce massacre ne seront jamais des individus à part entière. Ils resteront des marionnettes de bois, comme Pinocchio avant de devenir un humain grâce à l'amour et les soins prodigués par Geppetto. Le texte de Levi glorifie par

défaut le caractère sacré de l'éducation. Il nous montre clairement ce qui est nécessaire pour qu'un enfant puisse devenir un homme. Nous devons être attentifs à son message, accorder la plus grande importance à l'éducation. Les parents, les éducateurs, les maîtres doivent être des modèles. C'est leur devoir. À l'inverse du Kapo des Kapos, ils doivent dispenser, avec le savoir, des valeurs porteuses du respect de la personne humaine. Comme Auschwitz a semé l'effroi, nous devons semer de l'humanité. Si cela a malheureusement fonctionné dans un sens, il faut croire que ça peut fonctionner dans l'autre. C'est possible. Les enfants aussi doivent y croire et ne pas gaspiller ce qui leur est accordé. Qu'ils se souviennent toujours de l'un des morceaux les plus connus et les plus beaux de "*Si c'est un homme*": "*Le chant d'Ulysse*" où la culture permet à deux non-hommes d'Auschwitz de récupérer leur humanité pour un instant. Primo Levi, le maître, remercie l'élève "Pikolo" de l'écouter, de s'intéresser à ce qu'il dit. "Pikolo", Jean Samuel, dira ensuite ce qu'il doit à Levi qui, à d'autres moments pendant la captivité, s'est préoccupé de lui, de sa famille. Véritable échange entre maître et élève, enrichissement mutuel créateur de beauté, de transcendance, d'humanité.

Patricia Amardeil